

On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 2,
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, CROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

BIOGRAPHIE.

LE PÈRE GUÉTON.

Nous donnons aujourd'hui, en traits rapides, quelques notes biographiques sur le père Guéton, dont le portrait accompagnait notre dernier numéro.

Né en 1765, au pied du vieux château fort de Châtillon-d'Azergues, le père Guéton n'a pas usé sa vie à courir le monde, et n'a point quitté un seul jour l'héritage de ses pères. Toujours alerte, toujours vert, on le dirait encore dans toute la sève du bel âge. C'est un arbre vigoureux qui a pris racine au milieu des ruines féodales de ces parages, et que la serpe du temps semble chaque année rajeunir.

Rien de plus patriarcal que ce bon vieillard. Il y a du Fénelon dans sa physionomie excellente et franche, comme il y a du Voltaire dans son malin sourire. Le père Guéton, cet ami solide et éternel des artistes, et lui-même éminemment artiste de caractère, ne porte pas de barbe de bouc, ce qui, certes, ne l'empêche point d'être aussi vénérable que les gloires artistiques les plus velues.

Le père Guéton n'a jamais fait de sa vie un hémistiche, et pourtant nul n'a un langage plus poétique, quand il mène, guide infatigable, à travers les débris et les poussières du vieux monument de Châtillon les historiens et les poètes. Jamais le père Guéton n'a seulement charbonné sur un mur la longueur démesurée d'un nez illustre, ou le moindre croquis d'expression, ou le plus aride paysage; et pourtant ses observations, pleines de tact et de finesse, sont parfois d'un grand secours aux peintres et aux dessinateurs qu'il accompagne.

Puis, quand toutes les excursions sont terminées, quand les sites pittoresques de ces lieux enchanteurs ont, ici, versé dans les âmes une douce mélancolie, — là, charmé les yeux de riantes images, — alors le bon ermite vous prend amicalement par la main et vous conduit dans sa cellule où un excellent confortable vous attend au retour de vos extases. Le père Guéton dépose son capuchon de patriarche pour s'affubler du bonnet traditionnel de Vatel, qui ne saurait mourir, et son bâton noueux est bientôt remplacé par le sceptre culinaire que Brillat-Savarin appelait avec raison le sceptre du monde.

C'est là qu'à table vous serez assis à la place où plus d'une fois ont siégé les sommités littéraires et les grands artistes de notre époque. Là, vous boirez dans une coupe de cèdre où Chateaubriand, l'immortel prosateur, a porté la santé du père Guéton; où Alexandre Dumas, le fécond charpentier dramatique, a puisé une de ses impressions de voyage en Suisse; où Jean Reboul de Nîmes, l'illustre poète, a oublié pour un instant l'immensité de ses douleurs; où Philipon, le Charivari incarné, a trouvé l'ingénieuse idée de se caricaturer lui-même, et tous ses confrères avec lui.

Après, viendra la scène d'adieu, où un serrement de cœur s'unira au serrement de main; car, au bout d'un jour passé dans l'ermitage du père Guéton, on se prend à l'aimer sincèrement, comme ceux qui habitent près de lui savent l'aimer et l'honorer eux-mêmes. Le patriarche vous rendra aussiamitié pour amitié; et, si son émotion est muette, une larme éloquente tombera doucement sur ses joues, et cette larme d'un vieillard qui a survécu à d'innombrables orages est une bénédiction pour l'artiste.

Vous tous donc, qui n'avez pas encore exploré ces lieux charmants, courez vite à Châtillon-d'Azergues, l'un des plus jolis caprices de la nature, jeté sur les bords du Rhône. Peintres, emparez-vous de vos plus vigoureux pinceaux, de vos plus vantées et plus riches couleurs; musiciens, armez-vous de tout l'arsenal de vos plus suaves harmonies; poètes, cassez la corde monotone de vos lyres; et tous, sous l'étendard de cette triple et indissoluble fraternité, allez ensemble, pleins de confiance, de recueillement et d'espoir, demander au père Guéton des nouvelles du passé, de la joie pour le présent, et des leçons pour l'avenir.

VERS

A UNE JEUNE FILLE.

Quand vous levez sur moi vos beaux yeux d'Espagnole
Où le désir pétille à la candeur mêlé, —
Quand dans votre sourire on voit une parole
Qui sort de votre cœur à l'amour révélé, —
Quand votre front que nul n'a souillé de sa lèvre
S'incline en rougissant devant moi, — le bonheur
M'apparaît souriant, et l'amour, cette fièvre
De l'âme, me surprend et me brûle le cœur. —
Une fille à vingt ans, c'est une fraîche fleur
Que la brise d'amour balance sur sa tige,
Et qui dans un instant, soit ivresse ou vertige,
Presque folle et mourante aux bras de son amant,
En penchant son front blanc et sa tige brisée,
Toute humide de pleurs, sèmera sa rosée. —
Larmes saintes d'amour! puissiez-vous, en tombant
Sur son sein, soulever des passions heureuses! —
Et pourtant au milieu de ces femmes rieuses,
Qui ne parlent jamais que de la volupté,
Seule vous répandez des larmes vertueuses,
Et seule vous gardez votre virginité. —
Vous avez, jeune fille, une pureté d'ange;
Jeune fleur, vous avez le parfum du printemps.
Voici venir bientôt l'heure de vos vingt ans,
Ce bel âge où l'amour contre l'amour s'échange,
Où l'on boit goutte à goutte en un calice d'or

Et les illusions pleines de poésie,
 Et les espoirs lointains, savoureuse ambrosie
 Qui pénètre les sens et qui fait qu'on s'endort
 En priant Dieu. — Gardez, enfant, vos rêveries
 Et vos illusions si vertes, si fleuries,
 Et laissez-vous aimer. — L'amour, c'est un trésor
 Qu'il faut garder au fond du cœur, comme un avaré
 Garde son bien. — L'amour qui vient de l'âme est rare. —
 S'il te vient, jeune fille, oh ! garde-le pour moi
 Bien secret, car c'est un parfum que l'air emporte,
 Si pour le retenir on n'est pas assez forte. —
 Oh ! que je t'aime donc, ange ! — M'aimes-tu, toi ?

JOACHIM DUFLOT.

Le Prix de Peinture,

OU LE MODÈLE.

(Suite.)

M^{me} Ménard, après le départ de son fils, avait vu promptement décliner une santé déjà bien altérée par les efforts qu'elle avait dû faire pour subvenir aux besoins de sa famille. Les fatigues qu'elle avait éprouvées en soignant son mari dans sa dernière maladie avaient avancé pour elle le temps des infirmités, et une année s'était à peine écoulée depuis le départ de son fils, de ce fils dont elle était si fière et qu'elle ne devait plus revoir, qu'à la suite d'un traitement qui avait épuisé toutes ses ressources, elle expira dans les bras d'Eugénie, en lui accordant à ses derniers moments ce nom de fille qu'elle lui aurait refusé si elle eût vécu davantage. A sa mort ses deux autres enfants furent recueillis par des parents éloignés qui s'étaient souvenus des liens qui existaient entre eux quand le nom du jeune artiste avait été proclamé dans un concours.

L'espoir de devenir la femme d'un peintre célèbre avait engagé Eugénie à suppléer par les études et par les lectures qu'il lui avait indiquées lui-même à tout ce qui pouvait manquer à sa première éducation ; la pensée de celui qu'elle aimait la soutenait dans ce travail qu'elle s'imposait pour devenir plus digne de lui ; elle y consacrait une partie de ses nuits, pour ne pas nuire aux occupations de l'état qui la faisait subsister elle et sa mère. Cependant les lettres d'Hippolyte, qui s'étaient d'abord succédé de mois en mois, étaient devenues plus rares. Malgré ses inquiétudes, l'amour est toujours ingénieux pour justifier ces retards de correspondance. Il accepte avec confiance toutes les excuses qu'on lui donne. Eugénie aimait à penser que, tout entier à son art, Hippolyte, dans l'intérêt même de leur avenir, n'osait quitter trop souvent ses pinceaux, même pour lui écrire.

Quoique habituée depuis son enfance à tout ce que la pauvreté a de plus pénible, elle devait voir encore augmenter les gênes de sa condition par l'interruption presque complète des travaux auxquels sa mère et elle se livraient. Un changement de mode, l'introduction d'une nouvelle industrie avait d'abord diminué le prix de ses journées en mettant à la portée de toutes les coquetteries les ouvrages que la richesse pouvait seule auparavant se procurer. Bientôt elle n'avait plus reçu de commandes des maisons qui l'occupaient. Une faible somme qui lui était due pour ses derniers travaux n'avait pas même été comprise dans le passif d'un marchand de nouveautés qui venait de faire faillite. Dans cette circonstance, l'époque du terme de leur loyer étant arrivée, Eugénie et sa mère avaient dû déclarer au propriétaire l'impossibilité où elles se trouvaient de le payer ; celui-ci se borna à les prier de chercher un autre logement, elles n'en pouvaient guère choisir de plus modeste, et ce fut avec beaucoup de peine qu'elles découvrirent une chambre d'un prix moins cher où elles transportèrent un mobilier qui, diminué de tous les objets de quelque valeur dont elles avaient dû se défaire, ne pouvait pas même répondre du terme prochain.

Quoique Eugénie sortit bien rarement de cette triste demeure d'où tant d'efforts et de veilles n'avaient pu chasser la misère, sa beauté avait été souvent remarquée dans les courses qu'elle était obligée de faire pour se procurer de l'ouvrage ; sa chambre, toute rapprochée qu'elle était des toits, dans l'une des plus hautes maisons de Paris, n'était pas si élevée qu'un facteur surnuméraire, un commissionnaire officieux ou même un domestique en livrée ne pût y monter ; tous les messages dont ils étaient porteurs avaient été déchirés ou repoussés avec une vive indignation. Quelques jeunes gens du grand monde, quelques fils de banquiers, habitués à des conquêtes faciles, ou toujours sûrs de faire cesser les résistances par la surenchère de leurs cadeaux, avaient été frappés des grâces vraiment remarquables, de la tournure élégante et de la figure délicieuse de cette jeune fille qu'ils avaient fait suivre ou qu'ils avaient suivie eux-mêmes ; mais en se présentant à elle

ils n'avaient pas reçu un meilleur accueil que leurs émissaires. Malgré les offres les plus attrayantes, en dépit de tous les stratagèmes employés, le vice avait dû reculer devant l'innocence. Eugénie, au sein de la détresse la plus profonde, avait résisté à toutes les séductions. La misère de ces deux femmes augmentait chaque jour, et la vertu plus encore que l'amour soutenait son courage, car elle ne recevait plus de lettres d'Hippolyte, et ce silence qui avait duré plus d'une année ne lui prouvait que trop l'oubli et l'abandon de celui qu'elle avait tant aimé.

Les déceptions de l'amour tuent plus souvent au milieu de toutes les jouissances de la fortune que dans les perplexités et les angoisses de la misère ; on nourrit sa douleur dans l'oisiveté d'une grande position, on parvient à l'étouffer quelquefois dans les embarras d'une vie qu'on ne prolonge que par une lutte de tous les instants. Eugénie semblait puiser une énergie nouvelle dans les circonstances qui venaient l'accabler ; sa mère était tombée malade ; elle n'eût pas suffi seule à la soigner, si une obligeante voisine n'était venue se joindre à elle.

Pour ne perdre aucun de ses moments qui tous étaient utiles, elle avait évité ces relations qui s'établissent si promptement entre les pauvres gens ; elle ne s'était pas informée pendant long-temps des personnes qui pouvaient habiter sur le même carré qu'elle ; mais une nuit que sa mère, à la suite d'une crise violente, réclamait des secours qu'elle ne pouvait plus seule lui donner, elle s'était décidée à frapper chez la seule voisine qui habitait près d'elle. Celle-ci, éveillée de son côté par les cris qu'elle avait entendus, venait en toute hâte lui offrir une généreuse assistance. Le riche secourt le pauvre en lui envoyant une aumône, mais dans les maisons où toutes les misères logent côte à côte, où l'on dissimule quelquefois par fierté le besoin qu'on a les uns des autres, les malheureux payent de leur personne, apportent ce qui leur reste aux plus nécessiteux, et passent les nuits auprès du malheur pour remplacer la famille qu'il n'a pas.

Tant que le danger dure, on ne s'inquiète nullement de ce qu'on peut être ; la misère se révèle moins par ses confidences que par les souffrances qu'elle éprouve, le lieu qu'elle habite et les secours qu'elle réclame ou qu'elle apporte. On est d'abord reconnaissant, on ne voit que la main qui vous oblige, et, en présence des maux qui vous assiegent, à l'aspect d'une mère expirante, on ne demande pas au seul être qui vient vous secourir, à la femme bienfaisante qui partage son pain et son bois avec vous, qui vous donne une partie de ses nuits pour vous relayer près d'un lit de douleur, si elle a toujours mené une vie exemplaire et si le peu qu'elle vous offre provient d'une source bien pure. Grâce aux soins de cette femme qu'elle n'avait point interrogée et qui avait mis à sa disposition tout ce qu'elle possédait, Eugénie avait pu sauver sa mère. La profession de cette voisine qui avait rempli avec tant de dévouement, à son égard, les devoirs de l'humanité, n'était plus un mystère pour elle. Cette femme avait posé, comme modèle, pendant de longues années dans l'atelier des peintres les plus célèbres ; sa figure ne conservait aucune trace de la beauté qui l'avait d'abord signalée à l'attention des artistes, mais quelques-uns des autres dons que lui avait faits la nature survivaient encore aux ravages du temps. N'ayant fait, comme toutes ses pareilles, aucune économie dans l'âge où chaque heure de sa vie lui était payée au poids de l'or, elle vivait de la perfection de ses bras et de ses épaules, sans songer au moment où l'âge lui enlèverait encore ces derniers attraits, et n'en vantait pas moins avec fierté, devant sa voisine timide et honteuse, tous les avantages d'un état qui s'alliait si intimement aux triomphes des beaux-arts.

En écoutant cette femme qui savait tant de choses sur l'intérieur des ateliers et sur la vie de tous les grands artistes du siècle, Eugénie avait reporté toute sa pensée vers le souvenir d'Hippolyte. La révélation de toutes ces faiblesses dont il avait su se garantir avant son départ pour Rome, l'éclairait sur celles auxquelles il se livrait peut-être maintenant ; elle entendait dire qu'aucun artiste n'avait jamais nourri de passion véritable, et elle ne pouvait s'empêcher de croire cette historienne véridique et irrécusable de tant d'aventures et de tant de liaisons éphémères. Ce fut sa mère qui, en voyant tomber une larme furtive de ses yeux, confia les secrets du cœur de sa fille à la voisine qui venait de le déchirer si impitoyablement. Quand M^{me} Charton fut tout-à-fait rétablie, il devint difficile pour elle et pour Eugénie d'éviter une certaine intimité avec la femme envers laquelle elles venaient de contracter tant d'obligations.

Les femmes, à un certain âge, ne louent guère la beauté des autres femmes ; tant que leurs attraits existent, elles craignent des comparaisons et des rivalités ; le moindre éloge donné par elles leur paraît une concession faite à leurs dépens ; mais lorsque la vieillesse arrive,

elles deviennent indulgentes, et, surtout lorsque l'intérêt les guide, elles sont prodigues pour les jeunes filles des louanges dont elles étaient autrefois si avares. Rien ne pouvait égaler l'admiration que témoignait à sa belle et vertueuse voisine cette femme que sa profession et ses relations habituelles avec les peintres avaient rendue plus capable encore d'apprécier la véritable beauté. Elle ne pouvait s'empêcher de rappeler et de vanter celle qu'elle n'avait plus, et de déplorer le peu d'usage qu'Eugénie faisait de celle qu'elle possédait encore. « Ah ! s'écriait-elle souvent, il y a quelques années, les artistes me regardaient comme le plus beau modèle de Paris, mais j'avoue que tout ce que j'ai découvert en vous est bien au-dessus de ce qu'ils recherchaient en moi ; quel cadeau ne leur ferais-je pas, si je pouvais donner à la peinture un modèle aussi parfait ! En peu de temps vous feriez votre fortune, et vous sortiriez de cette détresse qui chaque jour menace de détruire par les jeunes, le chagrin et le travail, cette admirable perfection de formes dont vous êtes douée ! »

Dans un autre temps, les discours, les conseils et même les éloges de cette femme eussent excité au plus haut point les répugnances d'Eugénie ; mais depuis long-temps elle avait épuisé toutes ses ressources, l'éclat du terme approchait, elle n'avait pu obtenir de travail nulle part. Le désespoir avait commencé à s'emparer d'elle ; elle n'avait aucune nouvelle de Rome, et sa fierté intraitable ayant éloigné tous les séducteurs, elle n'avait plus d'offres de leur part à rejeter ; elle n'avait pas même à choisir entre deux déshonneurs ! Tout semblait l'abandonner, excepté cette femme qui, par intérêt seul pour elle, lui répétait sans cesse les mêmes discours, en s'efforçant encore de lui rendre les mêmes services.

C'était de bonne foi que cette voisine, pénétrée d'une estime singulière pour sa profession, gémissait d'une résistance qu'elle ne comprenait pas, et s'efforçait de la vaincre par tous les moyens ; elle avait parlé d'Eugénie aux élèves de plusieurs peintres avec lesquels elle était sans cesse en relations ; sans leur révéler son complet dénuement, elle leur avait fait espérer qu'elle leur amènerait un jour la plus belle personne qui eût jamais posé, comme modèle, dans un atelier de peinture. L'espèce d'enthousiasme et de chaleur qui se mêlait à ses éloges avait excité au plus haut degré leur curiosité. Ce n'était cependant pas sans un peu d'hésitation qu'elle avait indiqué sa demeure à plusieurs d'entre eux ; on leur avait ménagé seulement les moyens de l'apercevoir.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE THÉÂTRALE.

Au théâtre, plus que partout ailleurs, il est vrai de dire que le peuple est dans l'exercice de sa souveraineté, car tout entier il fait la loi, et le sort des artistes dépend de ses caprices ou de sa justice. Ce droit est légitime, nous ne le combattons point ; mais, en vérité, la vue des excès de ce peuple-roi n'est-elle point bien capable de faire mettre en doute la sagesse des arrêts populaires ? Dans notre France, foyer de la civilisation avancée, nous retrouvons partout les traces de l'erreur et de la violence, quelquefois même de la corruption ; nous assistons malgré nous au renouvellement des élections anglaises, et lorsque de toutes parts des voix sages réclament une appréciation calme, le désordre triomphe seul ; on dirait que l'intelligence publique ne sait pas encore discerner la limite des droits et celle des devoirs.

Et ne croyez pas que ces reproches s'adressent seulement aux classes illettrées de notre société ; toutes méritent leur part de blâme, toutes sont plus ou moins coupables, soit qu'elles provoquent les excès, soit qu'elles s'y laissent entraîner. D'un côté, se rencontre l'abus d'un privilège triste mais nécessaire ; ceux qui l'exercent avec trop d'amour, sortent des bornes de la décence, insultent l'artiste terrassé, et lui déniaient sa dignité d'homme. D'un autre côté, l'approbation s'exagère ; elle se sent piquée par des ennemis souvent invisibles, et furieuse dans ses emportements, elle fait un appel à la force du nombre. Ces déshonorantes violences n'auraient pas lieu si la lutte des opinions durait moins, c'est-à-dire si les désapprobateurs de l'artiste ne s'adonnaient pas au misérable plaisir de torturer leur victime durant des heures entières ; la patience n'échapperait point à la foule si l'on ne venait lui disputer la rare jouissance des représentations. En un mot, de part et d'autre apparaissent des torts, et, dans l'intérêt de notre honneur, nous désirons qu'ils s'effacent au plus vite.

Usez de vos prérogatives, Messieurs, faites-le avec discernement et discrétion ; quelque sévère que soit votre arrêt, formulez-le dans son temps, à la fin des ouvrages, et soyez sûrs que l'artiste s'y soumettra, que la critique viendra joindre ses protestations aux vôtres.

Que nous reste-t-il à dire ? N'attendez pas que nous relevions toutes les brutales turpitudes dont la rentrée de M. Gustave a été le prétexte, n'attendez pas que nous consignions ici toutes les honteuses vengeances dont ses ennemis se sont trouvés capables durant cette semaine. Nous tairons les fautes des deux partis, et puisque l'artiste se retire devant la querelle, il ne nous conviendrait pas de venir l'allumer de nouveau. M. Gustave a trop de talent pour être embarrassé de sa personne : celui que, l'année dernière, nous honorions d'un rappel dans le rôle de Bertram, peut tenir ailleurs un emploi dont nous serons peut-être privés long-temps.

M. Lambert continuera ses débuts dans les rôles de seconde basse-taille. Cet artiste est noble dans sa tenue, sa voix est pleine de gravité, et nous ne concevons aucun doute sur sa réussite.

Mme Finart est une danseuse gracieuse et légère ; ses deux premiers débuts ont été de véritables succès. Il est même arrivé, lundi, que cette dame a été rappelée après sa rentrée dans la coulisse. Nous aimons que le public encourage les débutants ; mais dès une première vue, doit-il se laisser aller à l'enthousiasme ? nous ne le pensons pas. Il doit en être de l'approbation comme du blâme : la réflexion doit passer par là ; sinon le public risque fort de tomber plus tard dans des contradictions choquantes. Nous ne disons point ces choses pour Mme Finart, qui paraît maintenant être acquise à la troupe ; mais les règles générales doivent toujours être observées.

Vendredi, M. Valmore, notre ancienne et bonne connaissance, a fait sa rentrée dans le rôle de Palaprat. La sympathie publique lui est restée fidèle, et de nombreux bravos ont salué sa réapparition sur notre scène. Comment en effet ne point se rappeler les succès de cet acteur dans *Louis XI*, *Richard Darlington* et bien d'autres ouvrages que son retour va rendre à notre répertoire ?

À côté de Valmore, paraissait pour la première fois M. Montémart, dans le rôle du duc de Vendôme. Cet acteur dit avec goût ; quoique un peu gêné dans sa tenue, il nous semble propre à tenir convenablement l'emploi de deuxième et troisième rôles.

Parlons maintenant du Gymnase. Là aussi nous trouvons une utile rentrée et d'importants débuts. Ce père noble que vous regrettiez tous, M. Danguin est revenu dans *Estelle et Moiroud*. L'action de la capitale sur lui, bien loin d'être compressive, a développé ce talent déjà si mûr lorsque M. Danguin quitta Lyon. La sensibilité animée toujours ses actions, mais cette ardeur de l'âme est sagement modérée ; les passions sont plus vraies, la voix éclate moins souvent, les gestes sont plus simples. M. Danguin est moins acteur ; vous ne reconnaîtrez en lui que le personnage de ses rôles. Espérons que des circonstances postérieures ne nous enlèveront plus cet artiste.

Deux débuts nous ont mis en position d'apprécier M. Vernon, deuxième amoureux, et tout nous porte à croire que nous le jugerons long-temps encore. Sans avoir beaucoup de voix, M. Vernon chante avec bonheur le couplet, ou plutôt il le détaille, et se rapproche en ceci de quelques grands artistes ; son jeu simple est toujours expressif, sa tenue ne laisse point de prise à la critique, et si sa jeunesse n'assurait le contraire, on serait tenté de croire que cet acteur s'est pendant bien des années familiarisé avec les entourages scéniques. Une telle assurance laisse beaucoup espérer pour M. Vernon.

Ce n'est point après avoir vu Mlle Vigny seulement dans le rôle de Kettly que nous pourrions émettre sur elle une opinion définitive ; cependant nous dirons que sa voix est pure et timbrée. Si la crainte ne la domine point aux représentations suivantes, Mlle Vigny pourra donner un libre essor à ses dispositions pour le théâtre. Que le public évite seulement de la compromettre par son impatience à faire des triomphes.

Pierre le Rouge et le premier début de Mme Legros dans les rôles de Déjazet avaient attiré jeudi une affluence nombreuse ; l'importance de l'emploi justifiait assez l'empressement public. Malheureusement cet empressement ne s'est point borné là, et peu s'en est fallu qu'il ne nous privât d'une des acquisitions les plus précieuses que puisse faire la troupe du Gymnase. Qui le croirait ? un couplet villageois, rapide et sans couleur, a failli décider du sort de Mme Legros ! Tant qu'un si inconcevable ostracisme régnera dans nos théâtres, tout début sérieux ne sera qu'une chimère. Patientons pour bien juger. Or voici notre première opinion sur la débutante : Mme Legros est une femme fort belle, et, de plus, une comédienne excellente. Aucune nuance de son rôle multiple et difficile n'a été négligée ; tour à tour villageoise grossière, coquette sans effronterie, marquise insolente, et aussi par l'âge, l'actrice a donné une physionomie nouvelle à ce personnage que Mme Adam traduisait avec tant d'esprit. Mme Legros, nous ne craignons pas de l'affirmer, n'est point une artiste ordinaire ; et si son organe se

prêtait davantage au couplet, nous demanderions qu'on lui confie les grands rôles du vaudeville. Mais de ce que cette actrice n'est point également parfaite dans tous les incidents de ses rôles, il ne suit pas qu'on ne doit point se féliciter de son acquisition.

Observons d'ailleurs que Mme Legros ne remplace personne, et double seulement une partie de notre personnel. Mme Adam nous reste; Mme Legros se charge des rôles qui demandent avant tout la jeunesse et la dignité. Il nous importe donc de nous attacher une artiste jeune, belle, et, par-dessus tout, réchauffant la scène par les agaceries de son jeu. Ceci est tout à la fois une question d'art et de plaisir; l'oreille n'est point seule juge au théâtre, les yeux veulent y trouver quelque objet qui les repose, et nous ne croyons pas que la beauté des formes soit un motif d'exclusion pour la scène. Quelques femmes cependant se sont affranchies du costume de la déesse de la Raison. Renvoyons cette pudibanderie à l'étude de l'histoire, et sauvons d'un injuste péril celle qui ramène notre second théâtre à ses beaux jours.

Nous avons dit les débuts de la semaine, rappelons ses soirées musicales. Samedi, entre le rappel de Lesbros couronné et celui de la bienheureuse Mme Finart, deux artistes chers à notre ville ont lutté de talent. M. Cherblanc, instrumentiste correct et inspiré, s'est joué des difficultés, et s'emparant d'une thème célèbre, y a versé toute son âme. Nous n'ajouterons point que les applaudissements l'ont suivi. Le tour de M. George Hainl est venu. Pourquoi répéter, après tous les autres, des éloges confirmés si souvent par les dilettanti de la capitale? On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ce violoncelliste, ou de la perfection ou de l'expression du jeu: sous ses doigts, une masse silencieuse tout-à-l'heure se prend à soupirer, elle parle, elle chante. Le triomphe de M. George s'est renouvelé dans son concert de vendredi;

mais ces solennités reviennent bien rarement à Lyon. M. George avait trop de talent pour que Paris ne nous l'enlevât point.

A M. le Rédacteur de l'Entr'acte.

Monsieur,
Permettez-moi d'employer la voie de votre estimable journal pour annoncer au public que j'ai résilié mon engagement avec la direction des théâtres de Lyon, autant pour conserver ma dignité d'artiste que pour prévenir de nouvelles scènes aussi fâcheuses que celles dont, à mon grand regret, j'ai été le prétexte.

J'éprouve aussi le besoin de remercier publiquement cette partie du public qui s'est montré bienveillant pour moi, et qui a voulu maintenir dans son emploi l'artiste qu'il avait rappelé et qu'il accueillait avec tant de bonté dans ce même rôle qui lui a été si fatal dimanche dernier.

Veuillez agréer, etc.

GUSTAVE BLÉS.

CAUSERIES.

Une commission composée d'hommes de lettres, de peintres, de musiciens et d'acteurs, a eu l'idée d'ouvrir une souscription qui doit servir à rendre les honneurs funèbres au grand artiste que la France a perdu.

Le corps de Nourrit doit arriver à Lyon lundi ou mardi; il n'est pas nécessaire de convier à cette triste solennité tous les hommes qui l'ont pleuré. Le cortège se composera de tous ceux qui l'admiraient et l'aimaient. Nous désirerions voir autour du catafalque, tenant les quatre coins du poêle, MM. Dupasquier, Guindrand, George Hainl et Siran, comme représentant les arts.

— Lambert fera lundi son second début dans *la Dame blanche* par le rôle de Gaveston. Le public lui en tiendra compte.

Mot du dernier logogriphe: *Epine*, où l'on trouve *pin*, *épi*.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

LIBRAIRIE.

Rue de la Préfecture, n° 2.

Mme DURAND DE MONTLOUIS annonce à ses abonnés qu'elle vient de recevoir de Paris un assortiment complet d'Ouvrages nouveaux, tant pour la librairie que pour le cabinet de lecture.

On trouve à la même adresse toutes les pièces de la *France dramatique* et du *Magasin théâtral*.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET.

AUX DEUX JUMENTAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successeurs,

Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrirons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.

DICTIONNAIRE

NAPOLÉON LANDAIS,

2 VOL. IN-4°. — 26 FR.

Chez NOURTIER, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

A LOUER.

Cinq pièces avec la jouissance de la promenade et salle d'ombrage dans un vaste clos ayant une belle vue, situé à la Croix-Rousse, rue Montessuy, 74, au haut du chemin de la Boucle. — S'y adresser.

AVIS.

FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la *Pommade minérale* pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'*Essence du savon* pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

AU GRAND SALON,

Galerie de l'Argue, escalier C, à l'entree.

Toujours 5 sous la coupe des cheveux.

TONY DAMSTROM, Coiffeur, successeur de M. HENRY, a l'honneur d'informer le public que la propreté et l'élégance régneront toujours dans son établissement.

NOTA. — Le sieur HENRY a transféré sa fabrique de Cols-Gravates au 1er au-dessus de l'entresol, même montée. — Vente en gros et en détail.

ÉLIXIR DE CARDAMONE,

Composé au kinkina, pour l'entretien des gencives et la propreté de la bouche, par M. MACORS, pharmacien, rue St-Jean, n° 30.

Une demi-cuillerée à bouche, étendue, chaque matin, dans un verre d'eau, suffit pour donner aux dents une blancheur parfaite.

PRIX DU FLACON: 2 F. 50 C.

A VENDRE.

Montants pour rayons à vers à soie. — S'adresser hôtel des Courriers, rue St-Dominique, 12.

DRAGÉES ARABIKES

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13, à Lyon.

Cette préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, est employée avec le plus grand succès dans tous les rhumes, toux, asthmes, enrhumements, et toutes les autres affections de poitrine, qu'il guérit en très-peu de temps.

Prix: 1 f. 25 c. la boîte. — Dépôt place des Terreaux, à l'ancienne maison Véricel.

Jeu 2 mai 1839, à huit heures et demie du soir, S'OUVRIRA

LE COURS DE MUSIQUE VOCALE

PRÉPARATOIRE A L'ÉTUDE DE TOUS LES INSTRUMENTS,

Place du Plâtre, 10, au premier.

EXTRAIT DU PROGRAMME.

Des places particulières seront réservées aux Dames, qui pourront être accompagnées sans augmentation de prix.

Les Cartes d'admission, ainsi qu'un Programme des avantages et conditions du Cours, seront délivrés dans la salle, tous les jours, de trois heures à neuf heures du soir.

Un Cours spécial pour les Dames aura lieu aussitôt que 30 souscriptions seront remplies *ad hoc*.

Il ne sera fait de diminution de prix qu'en faveur des Dames qui se feront inscrire au Cours du soir.

AVIS.

L'Eau de M. DESIRABODE, dentiste du roi, guérit les douleurs de dents, arrête la carie, raffermi les gencives, et blanchit en 15 minutes les dents les plus noires. — Dépôt chez M. PETIT, dessinateur, rue St-Marcel, n° 39, au 1er.

Fabrique d'Eaux minérales

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13, à Lyon.

Prix des eaux de Seltz, de St-Alban, St-Galmier, 15 c. la bouteille. — Les limonades gazeuses se vendent 50 c.

On trouve à la même adresse toutes les autres Eaux minérales de France et de l'étranger.

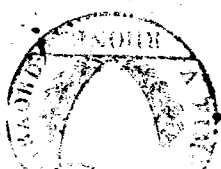
A LOUER DE SUITE,

UNE PETITE MAISON DE CAMPAGNE SITUÉE A ÉCULLY,

Composée, au rez-de-chaussée, d'une Salle à manger, Cuisine, arrière-cuisine avec pierre à laver, le tout donnant sur le jardin, planté d'arbres fruitiers et treilles en plein rapport (la contenance du jardin est d'une demi-bichérée); au 1er, une grande pièce à cheminée, éclairée sur le jardin par

deux croisées, deux cabinets attenants à ladite pièce; cave, écurie pour trois chevaux.

S'adresser à Ecully, dans ladite maison, près l'église, à Mme BAZIN, chargée de la montrer. — Prix de la location: 250 fr.



L'entr'acte lyonnais.



Le Mai.